



HAL
open science

Attention et hospitalité. Une tentative de définition socio-phénoménologique des relations entre les demandeurs d’asile et les “aidants”

Audran Aulanier

► To cite this version:

Audran Aulanier. Attention et hospitalité. Une tentative de définition socio-phénoménologique des relations entre les demandeurs d’asile et les “aidants”. *Etudes phénoménologiques - Phenomenological Studies*, 2022, *Manières d’habiter, modes d’hospitalité*, 6, pp.153 - 185. <10.2143/EPH.6.0.3289796>. <hal-03547517>

HAL Id: hal-03547517

<https://hal.science/hal-03547517v1>

Submitted on 11 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Attention et hospitalité.

Une tentative de définition socio-phénoménologique des relations entre les demandeurs d’asile et les « aidants »

ABSTRACT – This essay is a philosophical reflection carried out by way of a sociological investigation. The goal is to understand what role attention plays in the everyday life of asylum seekers, from its pathological aspects that affect their identity to the attention that they give to others or that they receive from others, which revives their responsivity. Perpetually stimulated by the state accommodation centers for asylum seekers [reception systems] and their life as asylum seekers, their capacity to direct their attention becomes jeopardized. But when intersubjective relationships open up a common sphere, attention is revived and can be directed again: new responses are possible. On the basis of phenomenological descriptions coming from fieldwork, I characterise this inter-attention (between asylum seekers and ‘helpers’) as a particular mode of hospitality. From this, I conclude by sketching an ethics of attention.

KEYWORDS: asylum seekers, attention, ethics, hospitality, Waldenfels

Introduction

Depuis¹ ladite « crise de l’accueil » de 2015, de nombreux travaux² se sont penchés sur le concept d’hospitalité, participant d’un « renouveau théorique » (Boudou 2017, 18) de cette notion. Face à l’inhospitalité manifeste des États (Agiar, 2018) – qui ne date cependant pas d’hier (Noiriel 1991 ; Fassin et *al.* 1997) –, penser ce que serait un monde ouvert à l’étranger semble désormais urgent, après que la « crise » a agi comme révélateur d’un problème ou d’un manque d’hospitalité. Parmi cette constellation d’auteurs qui tentent de « repenser » l’hospitalité, de la définir, de donner à voir ses pratiques concrètes ou d’en exposer la

¹ Je remercie Joan Stavo-Debaugue et Bernhard Waldenfels pour leur lecture de ce texte, leurs remarques et leur soutien. Merci également aux deux lecteurs anonymes des *Études phénoménologiques-Phenomenological Studies*.

² Joan Stavo-Debaugue en propose un panel assez complet dans sa recension critique de Agiar 2018. Voir Stavo-Debaugue 2020a.

nécessité politique, je propose de faire un pas de côté. Mon but n'est en effet pas de construire une théorie générale de l'hospitalité (Deleixhe 2016 ; Boudou 2017 ; Stavo-Debauge 2017) ni de donner à voir des actes d'aide de la part d'« accueillants » en montrant qu'ils seraient caractéristiques d'une hospitalité *privée* – opposée à l'inhospitalité *publique* (parmi de nombreux exemples : Agier 2018 ; Gourdeau 2019 ; Ristic 2020). Mon objectif est plutôt de tenter de définir les caractéristiques des relations entre les demandeurs d'asile et les « aidants » *lorsque celles-ci se passent bien* (circonscrivant toutefois mon étude aux bénévoles et aux travailleurs sociaux, sans l'étendre aux médecins, avocats, etc. qui peuplent la sphère de l'asile)³. Ces relations sont souvent décrites sur le mode de l'hospitalité, que ce soit dans le discours public ou dans les retours des personnes concernées : une forme de don de la part d'« accueillants », qui s'« ouvrieraient » aux accueillis. Si dans le cas de l'accueil à domicile (Gerbiere-Aublanc 2018 ; Deleixhe 2018 ; Gerbiere-Aublanc et Masson Diez 2019) l'hospitalité trouve naturellement toute sa place comme cadre d'analyse, l'utilisation du concept est moins directement évidente lorsqu'on s'intéresse aux interactions entre exilés et « aidants » de manière plus large. Toutes les interactions, même lorsqu'il est question d'une aide ou d'une assistance, ne relèvent pas nécessairement de l'hospitalité⁴. La notion d'*attention* sera finalement introduite pour tenter de décrire plus finement ces relations entre demandeurs et aidants et pour dépasser une pensée de l'ouverture qui ne tient pas compte des capacités des hôtes à encaisser – selon le mot du sociologue Joan Stavo-Debauge (2009 et 2017) – la survenue des étrangers. Ce faisant, l'*hospitalité* ne sera pas laissée de côté, en ce que le concept reste central dans la définition de *rappports* entre le propre et l'étranger. Dans

³ Je reste volontairement assez vague sur la définition des « aidants ». Dans ce travail, je ne suis en effet pas parti de catégories très précises pour voir comment tel ou tel corps de métier ou de bénévoles pouvait permettre aux demandeurs de se sentir mieux, pouvait permettre de relancer leur responsabilité ; je suis plutôt parti de situations que j'ai interprétées comme permettant de telles relances. Il se trouve que mes observations ont plutôt concerné les bénévoles et les travailleurs sociaux ; mais parler ensuite des « aidants » de manière large ouvre la possibilité de dégager de telles situations dans d'autres types d'interactions.

⁴ De telles interactions, aidantes, mais ne relevant pas de l'hospitalité, ne seront toutefois pas évoquées ici. On pense par exemple à une aide strictement juridique, ou strictement médicale, et dont la situation ou les suites ne contribuent pas à ce que l'exilé se sente sur la voie de l'appartenance à une communauté.

ce texte, il s'agira donc d'une tentative de préciser le sens de l'hospitalité à partir de l'attention.

Qu'est-ce qui, dans ces relations, « fait du bien en ouvrant les pensées », selon l'heureuse formule d'un demandeur ? Est-il possible, en partant des observations de terrain, de donner les premiers éléments d'une éthique du rapport à l'étranger qui laisse à ce dernier toute sa place ? Ces deux grandes interrogations seront la colonne vertébrale de cet article, qui prend place au sein d'une recherche trans-disciplinaire, qui croise étude sociologique empirique sur la *Lebenswelt* des demandeurs d'asile (Aulanier 2021b, 2021c) et réflexion philosophique sur les modalités d'un rapport « sain » à l'étranger, dans la lignée du phénoménologue allemand Bernhard Waldenfels (Aulanier 2020, 2021a). L'objectif est ici de croiser ces deux lignes de recherches qui, bien qu'elles ne soient pas totalement étrangères l'une à l'autre, restent parfois quelque peu parallèles.

Mon cheminement restera centré sur l'évènement en train de se faire. Mes réflexions, à la suite de Waldenfels, partent du fait que l'étranger *est* là ; il ne s'agira donc pas tant de se questionner sur les raisons de sa survenue ou sur la meilleure manière de traiter avec lui que de saisir, de manière pratique et en phénoménologie, *ce qui se passe* quand cela se passe bien⁵. Premièrement et en guise de préliminaire, je résumerai la situation actuelle des demandeurs d'asile en Europe, en montrant qu'un des problèmes principaux consiste en une aliénation de leur attention. Deuxièmement, je décrirai quatre scènes qui montrent ce qui se passe entre les demandeurs d'asile et les « aidants ». Ces descriptions se basent notamment sur des entretiens avec les demandeurs. Leurs paroles ne donnent pas seulement à voir des faits, mais sont déjà des premières formes d'auto-analyse de ce qui les touche. À travers ces scènes, je montrerai que le fait que ces relations *fassent du bien* est lié à ce que l'on pourrait appeler une « attention heureuse », qui s'oppose aux pathologies de l'attention engendrées par le système de l'asile. Il s'agira de montrer que cette forme d'attention, en relançant la responsivité (Waldenfels 1994, 2001, 2019a, 2019c), conduit vers un commun, lequel, parce qu'il n'appartient en propre à personne, est hospitalier. Troisièmement, il s'agira pour conclure de donner brièvement quelques pistes pour une

⁵ Je pars, d'une part, du principe que suffisamment de travaux insistent sur ce qui se passe quand cela se passe mal (à commencer par les miens...), d'autre part, de l'idée qu'il n'est pas inutile d'en savoir un peu plus sur des moments positifs pour réfléchir à des moyens d'améliorer la situation.

éthique responsive du rapport à l'étranger qui ne se fonde pas sur une morale par le haut, mais, en partant, en phénoménologue, du fait établi que des étrangers sont là et que des rapports humains ont lieu.

1. Préliminaire : pathologies de l'attention

Le terrain sociologique dont part cette réflexion philosophique a duré deux ans⁶ ; deux ans pendant lesquels, jour après jour, j'ai suivi des demandeurs d'asile dans leurs déplacements quotidiens, j'ai assisté à leurs rendez-vous avec des travailleurs sociaux et des bénévoles, je suis allé avec eux dans des réunions et autres rassemblements organisés par des associations. En plus de cette immersion prolongée dans leur quotidien et des nombreuses conversations informelles au fil du temps, je me suis entretenu de manière approfondie avec une trentaine de demandeurs d'asile et une dizaine de travailleurs sociaux et bénévoles. Cette enquête fait état, à la suite d'autres⁷, des conditions de vie difficiles des demandeurs d'asile en Europe. Son apport est notamment de montrer en quoi les conditions de l'accueil des demandeurs d'asile tel qu'il est organisé de manière étatique atteint la responsivité de ces demandeurs en causant des pathologies de l'attention. Ce sont en particulier la perte de contrôle sur le temps et l'espace et l'absence de la possibilité d'établir un nouveau chez-soi – même provisoire – qui sont à l'origine de ces pathologies. J'ai détaillé ailleurs (Aulanier 2021c) de quelles façons le temps de la procédure d'asile affecte la capacité des demandeurs d'asile à répondre à ce qui les touche⁸. Je me contente ici de résumer ces résultats⁹.

L'attente imposée se traduit par une perte d'espoir qui provoque donc des difficultés attentionnelles. L'attention, perpétuellement suscitée par

⁶ Il s'est effectué pour moitié en France, pour moitié en Allemagne. Je traite ici les situations des deux pays dans un même mouvement : sur le plan de l'attention, l'expérience est en large partie commune des deux côtés du Rhin. Le lecteur trouvera des précisions sur les modalités d'enquête dans mes textes cités en bibliographie qui portent sur le versant plus sociologique de mes recherches.

⁷ Voir Aulanier 2021b et 2021c, pour une bibliographie complète sur la situation actuelle des demandeurs d'asile.

⁸ Sans compter les difficultés liées à la langue, qui sont capitales dans les difficultés à produire du sens à ce qui nous arrive. Sur le sujet, voir les travaux issus de l'ANR Liminal, par exemple *Plein droit*, 2020 (124).

⁹ Les deux prochains paragraphes sont des reprises retouchées à la marge de Aulanier 2021c.

un avenir angoissant et incertain autant que par un présent compliqué matériellement parlant, ne peut plus être dirigée vers une direction *voulue* intentionnellement. Ce sont les « pensées », ou parfois « mauvaises pensées », sans cesse évoquées par les demandeurs, qui viennent les heurter sans qu'ils puissent les rediriger vers autre chose. L'attention n'est pas seulement attirée dans une direction, elle n'arrive plus à quitter celle-ci. L'évènement-double de l'attention, suscitée-dirigée dans un même geste (Waldenfels 2004 et 2010), s'écartèle en même temps que le soi du demandeur d'asile. Il ne s'agit pas ici simplement d'un évènement, aussi traumatique soit-il, qui viendrait changer le demandeur. Le temps de l'asile n'est pas en lui-même un *turning point* (Hugues 1996) ou un évènement biographique (Leclerc-Olive 1997). Il s'agit plutôt de la répétition de requêtes qui rappellent la situation d'attente sans qu'il soit possible pour le demandeur d'y répondre en ouvrant un temps hors de l'attente. Cette répétition atteint la catégorie de l'espoir. Or, comme l'explique Camara d'une manière très perspicace, « quand tu perds l'espoir, la confiance en toi-même, elle part en voyage. Alors c'est pire et pire : la galère » (avril 2019). Sans une confiance en soi minimale, difficile de porter assez attention aux autres pour que les interactions puissent engager un commun ; difficile d'apporter assez de soi pour nourrir ce commun.

Pour décrire cette expérience des demandeurs d'asile, je propose de parler d'attention aliénée. Je reprends cette expression à Frédéric Moinat, qui explique que l'attention aliénée caractérise des situations où « *passivité et activité sont dissociées et poussées à l'extrême* » (Moinat 2010, 57). À partir des travaux de Simone Weil sur les ouvriers travaillant à la chaîne, le philosophe explique que l'attention de ces derniers est d'une part « soumise à des affections passives », comme un bruit anormal des machines par exemple, et d'autre part à « l'ordre de l'usine ». Tout ce que perçoivent les sens est immédiatement renvoyé à l'ordre social de l'usine, de sorte que l'ouvrier ne pense *plus qu'à ça* et reste passif. Mais s'il veut garder son travail, duquel dépend sa subsistance, il doit continuer à être attentif. Dans l'attention aliénée, il reste donc une part d'activité, qui se manifeste « par un considérable *effort* d'attention ». L'ouvrier doit ainsi investir « *de manière volontariste une énergie psychique considérable* » (2010, 57) dans la réalisation de sa tâche, la réactualiser sans cesse. « Ainsi, l'attention aliénée se caractérise de manière paradoxale par une extrême passivité d'un côté et une extrême activité de l'autre », conclut Moinat. La situation dans laquelle est placé le demandeur d'asile est proche. D'une part, il est placé dans une situation sociale qui peut s'apparenter

à une politique de l'attente, où la seule chose à faire est d'attendre la réponse de l'institution. L'impossibilité de se projeter tant que la situation administrative est instable pousse vers une grande passivité. D'autre part, le demandeur d'asile doit perpétuellement s'investir dans sa vie de demandeur, penser à ce qu'il doit faire, à la fois pour survivre et pour obtenir un statut dans le futur. Il est donc compliqué de penser à quoi que ce soit d'autre et le temps a vite fait d'être occupé presque uniquement par ce type de préoccupations, qui sont littéralement épuisantes. Le moindre déplacement est un effort. Le sommeil, seul refuge, se trouve également atteint : les pensées empêchent de s'endormir à cause de l'effort d'attention perpétuel qui vient et revient en permanence. En plus de l'attente imposée, c'est aussi la hantise (Stavo-Debauge 2012b) de l'échec de la demande qui aliène l'attention. En effet,

pour les candidats au statut de réfugié, l'enjeu de ce dernier est bien vital, à la fois en ce que sa possession ouvre l'accès à un ensemble de droits leur conférant une présence sociale et en ce que sa privation peut les placer dans une situation où leur existence même se trouve menacée (Fassin et Kobelinsky 2012, 680).

La possibilité de l'échec a un aspect tétanisant, d'autant plus que le demandeur ne comprend pas forcément ce dont il est question et sur quels critères se base l'institution, alors qu'il en va de sa vie.

Les conditions de vie précaires et la perte de pouvoir sur l'espace ne sont pas anodines dans ces difficultés à échapper à ces efforts d'attention qui poursuivent le soi partout, à chaque instant. Sans logement stable, qui fasse office de *chez-soi*, même *a minima*, sans un lieu qui offre une « habitabilité » (Breviglieri 2006a et 2006b ; Stavo-Debauge 2017) minimale, difficile de trouver des activités, de réussir à diriger son attention sur autre chose, de sortir de cette aliénation de l'attention. Ce n'est pas seulement le temps long de la procédure qui est affecté de la sorte, chaque moment quotidien, chaque *instant*, se relie à la situation administrative : comme l'ouvrier décrit par Weil, qui voit tout son environnement et toutes ses pensées orientées uniquement vers le travail à effectuer, vers les machines à faire fonctionner, le demandeur d'asile voit son quotidien colonisé par l'univers de sens de l'asile. L'expérience se distend : on a affaire à une sorte de tsunami pathique qui empêche la réponse. Le corps réagit par les pleurs, par le fait de rester prostré à l'arrêt de bus, par l'énervement, par le fait de rester couché dans son lit à longueur de journée en attendant des jours meilleurs... La « galère »

évoquée plus haut par un demandeur se manifeste aussi par ce corps qui souffre d'être perçu comme inutile, qui ne parvient pas à sentir qu'il peut compter, qu'il peut contribuer à la communauté. L'absence de lieu « habitable » renforce ce sentiment, d'autant plus qu'elle s'ajoute à l'absence de foyer, c'est-à-dire à l'impossibilité de savoir comment organiser sa vie. Le demandeur vit au passif, sur le mode du subir : cela renvoie « au provisoire et à l'absence de choix » (Laacher 2013, 135). Ainsi, les requêtes étrangères qui le touchent, au lieu de permettre au demandeur que du sens soit gagné, que des règles apparaissent pour reconstruire son répertoire responsif, s'enlisent dans le corps : le processus de transformation du pathos en sens échoue (Waldenfels 2015, 22).

Phénoménologiquement, « l'éveil de l'attention correspond à une dynamique de constitution de sens [...] Cette constitution de sens où l'initiative ne revient unilatéralement ni au sujet ni au monde, mais aux deux à la fois, Husserl la décrit dans la *Synthèse passive* comme un “duo constitutif” » (Moinat 2010, 46). Dit autrement, l'attention ne commence pas par moi. Waldenfels (2004) va plus loin en se centrant sur la réponse : l'éveil de l'attention est une *réponse* à un pathos qui vient nous heurter. On n'est plus dans le cadre d'un noyau de sujet affecté par le monde, le soi émerge en répondant, en devenant attentif aux requêtes qui viennent le heurter. Et dans cette émergence du soi par la réponse, le monde social joue un rôle non négligeable puisque notre expérience est façonnée par des systèmes complexes de normes, que Waldenfels nomme « ordres », s'inspirant de Foucault. Dans notre cas, l'ordre de l'asile est constitué de dizaines de normes imbriquées : obligation de résidence, obligation de se rendre aux rendez-vous institutionnels, préparations du récit de vie, lois compliquées pour trouver du travail, etc. Toute l'expérience du demandeur est donc façonnée par l'ordre de l'asile. Cette contrainte est tellement forte qu'elle rabat tout éveil de l'attention sur le *rôle social de demandeur d'asile*. Dit autrement, la dynamique de constitution de sens échoue sur les écueils de l'ordre de l'asile. Le pathos ne se transforme plus en sens. C'est dans ce cas que l'agent dit « ne plus être lui-même ». Il ne se reconnaît pas. Moussa m'explique ainsi :

Depuis quelque temps, soit je suis triste et je fais rien, soit je pète des plombs, j'ai même balancé mon vélo dans la Deûle... Je n'aurai jamais fait ça avant – ce n'est pas moi Audran, mais je suis tellement coincé, quand je l'ai fait, j'y pouvais rien, c'était la colère, les difficultés. J'arrive toujours pas à comprendre pourquoi j'ai fait ça – maintenant je dois racheter un vélo, sinon je peux plus livrer (il travaille pour Uber eats) (*Entretien, mai 2019*).

On a affaire ici à un « blocage de la réponse » (Waldenfels 2015, 23), ou alors à des réponses-réflexes, non appropriées, ou en tous les cas non voulues. L'action dérive directement du soi-*patient*, sans que le soi-*répondant* ait véritablement son mot à dire. L'identité s'écartèle alors, un pôle devenant omniprésent au détriment de l'autre. L'ordre de l'asile ouvre l'attention uniquement sur lui-même, en vase clos ; dès que l'attention des demandeurs est éveillée, l'interpellation vocative se transforme en sujet à traiter à la troisième personne, comme un dossier à traiter administrativement : toute *inter*-attention est empêchée.

La suite de ce texte part donc de cette constatation : le système européen d'*accueil* se caractérise par des pathologies de l'attention chez les demandeurs d'asile¹⁰. En découle une question : qu'est-ce qui peut, dans les marges de l'accueil, relancer l'attention ?

2. Ce qu'il se passe. Scènes entre demandeurs d'asile et « aidants ».

La période de demande d'asile engendre donc une attention qui ne peut plus être dirigée intentionnellement ; le double mouvement de l'attention – suscitée / dirigée dans un même geste – s'écartèle. L'attention est tellement suscitée, de tant de manières différentes, que le soi ne résiste plus, qu'il n'*encaisse* (Stavo-Debaugé 2012a) plus. Plus de réponse, l'attention n'est plus dirigée ; ou plutôt, elle est trop bien *aiguillée* par le système d'accueil vers une préoccupation majeure : les papiers/pas de papiers. L'incertitude qui dure, qui bloque dans le présent, finit par bloquer toute action et souvent par mener à la peur de devenir-fou (Saglio-Yatzimirsky 2018, 110-126). Les lieux d'accueil officiels, par le type particulier d'attente qu'ils font vivre aux demandeurs d'asile, augmentent même cette incertitude (Kobelinsky 2010). Loin de permettre un basculement hospitalier, qui permet d'en arriver à vivre-avec l'hôte et non plus de vivre seulement *chez* lui, ces lieux accentuent la sensation de dépendance en infantilisant ceux qui y vivent.

Il y a peu de motifs de réjouissance. J'en proposerai malgré tout quelques-uns, dans la suite de cet article, en exposant à travers quatre scènes quatre possibilités pour les demandeurs de voir leur attention se remettre sur les rails d'une réponse qui ne soit pas complètement

¹⁰ Si c'est bien des relations et des interactions entre demandeurs d'asile et « aidants » dont il sera question dans la suite du texte, il faut préciser que l'effectivité de l'hospitalité sera étudiée du point de vue des demandeurs et non de celui des « aidants ».

fabriquée par le système de l'asile. Ces quatre possibilités ne sont bien sûr pas exhaustives. Mais elles indiquent quatre directions pour forger une éthique responsive, basée sur l'attention, qui sera esquissée en dernière partie de ce texte. Par les relances de la responsabilité qu'elles permettent, les mobilisations de l'attention présentées ici sont caractérisables comme des modes d'hospitalité, offrant un refuge qui permet d'apprendre, de se reposer, de jouer, de se projeter, etc.

a. *Scène 1 : nouvelles sollicitations de l'attention*

Aslam a la petite trentaine. Il est iranien. Depuis notre rencontre, il a obtenu l'asile. Il a eu de la chance, dit-il, mais celle-ci fut provoquée. Une personne croisée au début de sa demande, assistante sociale dans un centre d'hébergement d'urgence, a été un élément important dans sa capacité à ne pas « exploser comme un ballon et disparaître ». Au début de son séjour, Aslam a du mal à se concentrer pour apprendre le français, il ne sort presque pas. Il dort la plupart du temps, attend que le temps passe. « Je sortais que pour trouver la bouffe, mais je mangeais pas beaucoup ! », dit-il. Mais quatre mois après son arrivée dans l'hébergement d'urgence, une nouvelle assistante sociale est embauchée. Elle reçoit les demandeurs dans son bureau, discute avec eux. Il passe beaucoup de temps à échanger avec elle, fait la connaissance de son mari et de ses enfants. Cette femme l'incite à sortir, à bouger. Elle lui donne des entrées pour la piscine, en lui donnant quelques défis : chaque semaine, nager plus vite, s'améliorer en crawl, lui qui est plus à l'aise en brasse. Après un mois de fréquentation assidue (« Je suis donné à fond la caisse dans la piscine, ça fait du bien ! »), il croise du regard une femme de son âge, la trentaine. Ils échangent leurs *Instagram*, prennent une boisson chaude à la machine à café du hall de la piscine. Après plusieurs séances de nage, ils sortent ensemble. Les journées d'Aslam sont à présent organisées. Il a retrouvé de l'appétit, va nager et, surtout, *reçoit* presque chaque jour la visite de cette femme. Elle est belge, et habite chez sa grand-mère de l'autre côté de la frontière. Elle vient à la piscine en bus. Puis bientôt au centre aussi : désormais, ils passent des après-midis ensemble. Puisqu'il a à ce moment-là la chance d'avoir obtenu une chambre pour lui seul (grâce à une lettre d'un psychiatre), elle peut parfois passer la nuit avec lui. Ou, pour être précis, ils passent la soirée sur le lit avant qu'il lui laisse la place et dorme par terre, sur un matelas. Mais l'important n'est pas là : le fait de recevoir signifie qu'il offre à cette femme l'hospitalité. Dans

un lieu où il est accueilli, il accueille également. La responsivité s'en trouve relancée.

Entre ces moments et l'obtention de l'asile, bien des événements ont eu lieu : un enfant, un déménagement forcé sur décision de l'OFII (Office Français de l'Immigration et de l'Intégration), une séparation (en raison du déménagement), un pèlerinage chrétien en France, un travail trouvé comme commis dans un restaurant lillois. Mais le fait qu'il ait pu lui *arriver*¹¹ tout cela a été permis par les échanges avec cette assistante sociale : « avant elle, il m'arrivait rien, j'étais tout le temps dormir manger. Elle a pris son temps pour moi, elle m'a obligé penser à autre chose, ça c'est – ouais – vraiment ce qui a changé ma vie, carrément ! »

La nouvelle assistante sociale rencontrée par Aslam l'*oblige* donc à penser à autre chose. Voici un premier trait d'hospitalité étonnant, qui se donne à voir sous les traits d'une forme de contrainte. Pourtant cette rencontre est positive et a des effets durables. Aslam la reconstruit même, sur son « calendrier privé », comme un « événement biographique » (Leclerc-Olive 1997) à partir duquel il revit. Les événements suivants (à commencer par la rencontre avec la future mère de son enfant) sont interprétés, dans son récit, à l'aune de LA rencontre. La qualité de cette contrainte est qu'elle a permis à Aslam de répondre de manière créative, en surmontant le blocage de la réponse qui le menaçait en tant que *soi*, par une relance responsive, pour reprendre les termes de Bernhard Waldenfels. C'est qu'il faut se souvenir que, comme je l'ai écrit plus haut, l'attention ne commence pas par moi. Même lorsque tout se passe bien, que je suis attentif dans un sens positif, que je peux donner du sens à ce que je perçois, l'attention est d'abord suscitée (*geweckte* dit Waldenfels) par un *Widerfahrnis*, une requête qui m'arrive ou me heurte. Il y a toujours une part de contrainte dans l'attention : on ne la dirige pas de façon totalement autonome. Mais il y a une différence de nature entre la manière dont l'assistante sociale suscite l'attention d'Aslam et la manière dont son attention (ne) s'éveille (pas) lorsqu'il attend que le temps passe. Dans ce dernier cas, chaque fois que son attention est éveillée, le trajet de réponse est déjà largement pré-tracé, dans ce que l'on pourrait appeler une ornière de sens. Le plafond humide de la chambre qu'il voit en

¹¹ Le fait qu'il lui « arrive » des choses joue sur sa capacité à se définir comme sujet : comme l'explique Strauss dans son ouvrage *Du sens des sens*, « je ne deviens moi-même que dans la mesure où quelque chose se passe et il ne se passe quelque chose (pour moi) que dans la mesure où je deviens » (Strauss 2000, 566, cité par Thoma 2019, 170).

ouvrant les yeux lui rappelle qu'il est hébergé, la nourriture qu'il récupère aux restos du cœur lui rappelle qu'il ne mange plus la cuisine de son pays, les échanges avec les autres travailleurs sociaux lui rappellent qu'il n'est pas chez lui. Mais chaque fois que l'assistante sociale le rencontre, elle s'intéresse à lui non pas simplement comme demandeur d'asile, mais en tant que personne d'une trentaine d'années, adulte émigré. Elle lui parle aussi bien d'elle (de son mari et de ses enfants, qu'il rencontrera) que de lui ou qu'à lui (de son métier passé, de sa ville, dans un sens positif et non pas depuis les persécutions qui ont provoqué le départ). C'est une forme de *sollicitation* qui ouvre un *commun* par l'attention qu'elle suscite. Les informations données ne le sont pas pour elles-mêmes (comme les événements racontés devant les officiers qui décideront de l'attribution de l'asile, qui doivent être placés dans les cases correspondantes de persécutions établies d'après la convention de Genève), mais elles pro-voquent la parole, elles permettent de s'intéresser à l'autre à partir de ce qu'il dit. C'est une manière personnelle d'ouvrir l'attention de l'autre, au cœur du dialogue de tous les jours s'ouvre un extra-quotidien qui brise (en partie et pour un moment) les chaînes de l'attention aliénées. Je n'emploie pas la métaphore des chaînes par hasard. Renouveler l'attention permet de voir *les mêmes choses* autrement, ce qui est une véritable libération. Par exemple, la chambre est humide, mais elle permet de recevoir sa copine ; la nourriture est de qualité moyenne, mais ils peuvent manger *ensemble*, etc. Ainsi, une communauté s'ouvre avec sa copine et lui permet de se mettre en récit autrement.

Le commun créé avec l'assistante sociale s'entretient également par des petits défis sportifs. Une des premières actions concrètes de l'assistance sociale a été de convaincre Aslam d'aller nager ; lui proposer des défis permet, pour elle, de susciter son attention même en l'absence physique. Les défis agissent comme un retardateur de requête. Mais ils ont aussi, de manière très concrète, un aspect corporel. Alors qu'Aslam restait prostré dans sa chambre, elle « l'invite à user de son corps, à susciter ses capacités motrices, qui plus est sur le mode du défi et donc dans l'horizon de l'apprentissage d'un mieux, qui prend ici la forme de l'aiguisement d'un savoir-faire, source possible de fierté »¹². Finalement, cette rencontre et ses suites permettent un renouvellement du processus

¹² Je remercie Joan Stavo-Debaugé d'avoir soulevé cet aspect corporel. La phrase entre guillemets est de lui (communication personnelle).

de l'attention chez Aslam, qui se prolonge par le fait qu'à nouveau, il se *sente* bien. Cette relance lui permet de sortir en partie de l'ordre de l'asile, mais aussi, dans un sens littéral, de *réveiller* son attention : avant l'arrivée de l'assistante sociale, si son attention est aliénée par le système de l'asile, elle est aussi pour partie *assoupie*. Il en faut de plus en plus pour que les requêtes finissent par susciter une réponse. En témoignent les longues heures passées à dormir et le fait, dit-il, que même lorsque des pensées viennent, elles repartent souvent sans qu'il ait eu « le temps d'y penser ». Le soi, fragmenté entre patient et répondant, se voit presque privé de réponse et d'initiative. En plus de toutes ses actions, on peut faire l'hypothèse que le fait que cette assistante sociale arrive *après* lui dans le centre aide Aslam à renouveler son attention ; elle ne faisait pas partie de son champ perceptif à l'entrée dans le centre d'accueil, ni dans les premières semaines. L'attention ne peut pas s'éveiller seule, comme le rappelle Waldenfels quand il écrit que « dans les anciens bulletins scolaires, on trouvait, à côté de la rubrique “assiduité”, une rubrique “attention”, ce qui donnait à penser que l'élément décisif ne dépend que du bon vouloir et de la juste intelligence de l'élève ». Pourtant, demande-t-il, « comment peut-on juger d'une attention, alors même que celle-ci doit commencer par être éveillée ? » (2019, 118). Savoir éveiller l'attention sans fabriquer des ornières de réponse pré-établies, voici qui peut être un outil pour donner à l'autre le sentiment qu'il peut faire partie de la communauté, et qu'il n'est pas condamné à rester sur un seuil, comme un invité qui doit se comporter selon les règles de la maison d'accueil...

Ce renouvellement du processus responsif ne résout pas tout. « Souvent je fais encore n'importe comment les trucs, pas comme les Français », m'explique-t-il. En effet, pouvoir à nouveau diriger son attention ne signifie pas que l'on appartient maintenant pleinement à la communauté. Cela ne permet pas de résoudre toutes les enquêtes que l'étranger met en œuvre pour trouver sa place (Schütz 2003). Mais cela permet de redevenir soi-même autrement, même si, il faut le signaler, ce « redevenir-soi » reste largement tributaire de l'administration. La demande d'asile refusée, il faut parfois reprendre le chemin à zéro ; et au quotidien, tout n'est pas résolu par cette relance. Il reste qu'offrir la possibilité de réponses créatives est un premier pas. Cela donne aussi à l'étranger la possibilité d'interpréter par lui-même quelles règles, quelles normes, quelles coutumes il doit apprendre à respecter, sans pré-formater son attention sur des choses qui *nous* paraissent évidentes.

Il faut enfin évoquer un aspect qui sera aussi valable pour les scènes suivantes : la frontière entre des moments où *ça se passe bien* et des scènes où l'interaction peut être qualifiée de paternaliste est parfois difficile à trancher. La frontière entre une hospitalité exigeante, qui porte une part de contrainte destinée à ré-aiguiller l'attention, et une bienveillance comportant « une bonne dose de mépris » (Delphy 1977, 23) – comme se définit le paternalisme dans le féminisme matérialiste – n'est pas toujours si franche. La différence se fait dans la capacité à contribuer au commun, à n'être pas *que* contraignant, mais aussi prévenant et à accepter de se donner soi, accepter de *mettre* en commun sans garder une posture haute et trop distante – la posture de celui qui sait, qui explique à l'autre ce qu'il doit faire sans être à l'écoute des possibilités qu'il a, lui aussi, de n'être pas qu'un pôle réceptif de la relation, mais aussi un pôle actif.

b. Scène 2 : domaines spécifiques de l'attention

Mahmoud, un Irakien hébergé dans un centre d'accueil d'une ville moyenne du Bade-Wurtemberg, évoque l'importance que les sorties avec des bénévoles ont eue pour lui.

Avec les habitants, on a peu de relations au centre... Mais heureusement, quelques-uns, les volontaires, font vraiment beaucoup. Déjà, ils aident pour la langue, pour trouver des formations. Et surtout ils font vraiment beaucoup pour nous – c'est... très émouvant. Maintenant, j'adore la région : c'est grâce à eux. Ils nous ont plusieurs fois proposé d'organiser des sorties, dans des châteaux, pour visiter les anciennes choses à Heidelberg, dans une forêt avec des grosses pierres. Si je connais la région, c'est grâce aux volontaires ; et je te le dis, c'est pas grâce aux travailleurs sociaux. Eux, c'est, « tu dois faire ça, lalala ». Là, tu vois, les volontaires, ils nous ont dit, « nous on aime bien aller dans cet endroit, ou dans celui-là, est-ce que vous voulez qu'on organise quelque chose et qu'on y aille ensemble ? » Tu vois, le truc, c'est qu'ils pensent à nous : si t'aimes pas tu viens pas voilà. D'ailleurs beaucoup de gens du centre sont pas venus. Mais je te dis, ça fait beaucoup de bien à la tête, beaucoup ! Tu penses vraiment à autre chose, les problèmes restent dans ta chambre. Et en plus, ça te permet de mieux comprendre leur mentalité. Quand même, c'est spécial leur mentalité aux Allemands, toujours des papiers, tout droit, un peu sévère. Après j'ai vu les vieilles rues, les gros château. Je me suis dit : « Ok, même les anciens allemands ils aimaient l'ordre, c'est pas avec nous qu'ils ont un problème. » Après nous en Irak on a aussi notre mentalité, mais c'est pas pareil. Mais c'est vraiment avec ces sorties que j'ai appris ça ; après j'étais plus relax' mec. Mais les travailleurs sociaux ? [ma question initiale portait

sur ses relations avec les travailleurs sociaux et les habitants] Non, vraiment, ils aident pour les papiers. Ça va. Mais les volontaires sont vraiment importants. Ils peuvent pas faire ça souvent, ils ont – je sais pas – mais sûrement des enfants, du travail, tu sais. Mais ça aide beaucoup, ça s'est sûr. (*juillet 2019*)

Ce que relève Mahmoud, c'est une influence de ces sorties à deux niveaux :

1° Sur le moment, il pense « vraiment à autre chose », cela lui permet d'évacuer pour un temps ses problèmes. Si les demandeurs d'asile font partie de ces populations migrantes qui ont « le monde comme problème » (Agier 2013, chap. I), ces moments permettent à Mahmoud de voir le monde, pendant quelques heures, non comme un problème, mais comme quelque chose à découvrir. Dit autrement, il parvient à détourner la requête insistante et sclérosante de la catégorie « problèmes de l'asile » en répondant via une attention qui se donne à la découverte de lieux nouveaux. Les sorties tiennent en cela, pour partie, le même rôle que les échanges avec l'assistante sociale pour Aslam.

2° Par la suite, ces sorties lui donnent des outils pour interpréter le monde dans lequel il se trouve, et les manières d'être des Allemands. Il obtient des informations qui lui permettent de former des types-idéaux de la mentalité des Allemands, en les renvoyant à leur histoire ; ce qu'il ne peut faire que grâce au fait qu'il se sente « plus relax ». Son relâchement lui permet d'*encaisser* (Stavo-Debauge 2012a) ce qui auparavant l'empêchait de répondre, c'est-à-dire de transformer le pathos des requêtes en sens. Dans ce sens, les activités sont autant d'occasions de relancer le processus d'enquête de l'étranger arrivant dans un nouveau lieu (Schütz 2003), qui été auparavant bloqué (« c'est vraiment avec ces sorties que j'ai appris ça », dit-il). L'interprétation est ici orientée de manière plus directe que par le « redevenir soi-même » évoqué à travers le cas d'Aslam, puisqu'elle se base sur des observations directes et des explications des bénévoles qui, en tant qu'Allemands, ont une compréhension particulière de leur propre culture.

Enfin, si d'un côté il semble presque regretter – tout en le comprenant – le fait que ces sorties n'aient pas lieu plus souvent, il met aussi l'accent sur la capacité de choisir : « si t'aimes pas tu viens pas, voilà ». Or la capacité de choix est justement perçue comme intacte du fait de la faible répétitivité de ces propositions : si les sorties prenaient un caractère régulier, les réponses se transformeraient en ornières de réponses et prendraient à nouveau un côté répétitif, qui ne permettrait pas tant de sortir du

monde comme problème. Pour le dire autrement, c'est à nouveau l'extraordinaire au cœur du quotidien qui permet de relancer celui-ci dans une direction différente. Le fait que ce soit des bénévoles qui proposent ces sorties n'est pas sans importance. L'attention est portée apparemment sans contrepartie, et pas sous une forme contractuelle, comme c'est le cas pour les travailleurs sociaux par exemple. C'est cela que Mahmoud relève comme « très émouvant »¹³. Cette importance du choix – de participer – se montre d'une nouvelle manière lorsqu'un autre demandeur, Kenese, logé au même endroit, explique qu'il ressent parfois une forme d'insistance de la part des bénévoles. « Ils en font trop pour nous, c'est presque gênant », dit-il. Ici, les destinataires de l'attention que leur offrent les bénévoles craignent de mal répondre à ce qu'on leur offre. « Ils font tellement pour nous, ça met trop de pression, là je voudrais d'abord me reposer », déclare Kenese. Si les bénévoles agissent au nom d'une certaine forme d'hospitalité, s'ils « se conduisent pour le mieux et ne se rendent coupables d'aucune atteinte à l'hospitalité », l'étranger n'est « pas pour autant à l'abri de la peur, il aura bien des raisons de nourrir quelques craintes » (Stavo-Debaugé 2017, 204). Cette remarque est l'occasion

¹³ Mais parfois cette émotion ne va pas sans poser problème. Il arrive qu'elle représente une forme de pouvoir de celui qui procure l'émotion sur l'autre, qui s'en retrouve endetté, avec du mal à rendre la pareille. Me concentrant dans ce texte sur les moments où les interactions se passent bien et sont hospitalières, je ne m'attarde pas sur ces possibilités. Voir néanmoins Aulanier 2021b, où je décris un moment où le monde d'un demandeur d'asile s'effondre suite à la non-obtention du statut de réfugié, et où il perd toute capacité à contribuer à la petite communauté qu'il formait avec les travailleurs sociaux en faisant office d'interprète. Sur le mode de l'émotion, il lui demande de l'aide. C'est ici la travailleuse sociale qui se trouve endettée dans la relation, ne pouvant plus rien rendre suite à une interpellation si brutale et dramatique. Aucun des deux n'est alors en situation de contribuer positivement au *commun* de la *communauté*, l'attention ne se partage plus, et n'engage à partir de là plus d'hospitalité. Plus rien (à ce moment) ne permet de relancer la capacité responsive.

De manière peut-être plus courante, on peut aussi évoquer l'insistance de certains bénévoles (notamment ceux qui accueillent chez eux) à chercher explicitement la reconnaissance des exilés, en leur faisant comprendre qu'ils peuvent (ou doivent...) montrer leurs émotions. Mais la question n'est pas simple à résoudre, et on ne peut pas se contenter « d'en vouloir » à des gens qui en accueillent d'autres, même si ce n'est pas exactement sans contrepartie (l'émotion est une forme de paiement de la dette), sans étudier les ressorts de leur engagement. De manière générale, l'hospitalité n'est jamais complètement gratuite (même s'il faut travailler à ce qu'elle soit le plus égalitaire possible) et il faut se garder de visions iréniques qui verraient une hospitalité parfaitement symétrique. À tout le moins, la précédence dans le lieu qui permet de le maîtriser suffisamment pour accueillir l'autre déséquilibre la balance, même si ce n'est pas forcément dans la direction d'une inégalité de droits.

d'insister sur un point. Trop souvent l'hospitalité (peut-être à la suite de Derrida) est pensée exclusivement comme ouverture d'un lieu bien circonscrit, ou même d'un sujet. Qu'il faille s'ouvrir soi pour donner à l'autre, voilà qui est clair : ne pas se refermer devant la requête de l'étranger est nécessaire. Mais on voit ici qu'il n'est nul besoin d'ouvrir un *lieu* (l'État s'en charge, à travers les centres d'accueil, bien inhospitaliers) pour être dans un mode d'hospitalité. On peut offrir du temps et des informations au nom de l'hospitalité, c'est là que l'attention se transforme en mode d'hospitalité. Ce faisant, elle s'expose aux mêmes dangers que ceux perçus par Stavo-Debauge sous l'expression « des peurs du nouveau venu » (205). Donner trop d'attention au nouveau venu accentue le risque qu'il ressente l'angoisse « de ne pouvoir se montrer à la hauteur de l'hospitalité qui lui est faite, ou s'inquiéter de ne pas savoir faire montre des capacités susceptibles de sceller son intégration » (205). Cette peur signifie que les modalités d'ouverture de l'attention, si elles ont construit un commun entre ceux qui la partagent, n'a pas pour autant rendu communes les normes et mœurs du pays d'accueil. Le commun peut, comme c'est le cas pour Mahmoud, s'ouvrir sur des domaines spécifiques de l'attention. Ici, c'est sur le soi-disant désir d'« ordre » des Allemands que le commun s'ouvre en particulier. L'attention est éveillée par « les vieilles rues, le gros château », qui font office de réfléchissants, de tierce partie, pour soutenir l'attention commune sur un problème quotidien pour Mahmoud : l'ordre apparent des rues, qu'il oppose à la « folie et le bruit » des villes en Irak. Mais l'envie de commun, et à travers elle la volonté de participer, ne s'épuise pas dans ces domaines spécifiques, si nombreux soient-ils. Mahmoud, se considérant comme bien intégré (je discute en allemand avec lui, il maîtrise bien la langue ; cuisinier dans un restaurant allemand, il sait maintenant préparer des spécialités allemandes, etc.), continue d'éprouver une crainte : celle de n'en avoir pas fait assez pour avoir des papiers. La crainte le pousse à douter, parfois, de sa loyauté : *mérite-t-il de rester en Allemagne ?* C'est parfois comme cela qu'il éprouve les contacts pris par les bénévoles pour continuer de participer aux activités : il faudrait en faire encore plus. Il reste un long chemin à parcourir pour que son attention ne soit pas redirigée vers des aspects administratifs, vers les *papiers*.

Ainsi, malgré tout le soin apporté à la manière dont l'attention se donne, elle reste un mode partiel d'hospitalité, jamais certain, toujours risqué. Parvenir à une attention heureuse au sein de certains domaines spécifiques ne signifie pas pour autant que les pathologies de l'attention

sont résolues, et que les craintes du nouveau venu sont derrière lui. Cela permet néanmoins une forme d'augmentation d'être, ou de devenir vigilance de l'attention, pour parler avec Natalie Depraz (2014, 143-201), qui permet de (re)devenir plus humain. Ce combat contre la déshumanisation engendrée par le système de l'asile (Aulanier 2021c) – laquelle mène à une séparation d'avec le monde extérieur (Täubig 2019) – est néanmoins un mode d'hospitalité important en ce sens qu'il permet au nouveau venu de sortir de son statut de surplus, d'individu surnuméraire, par le commun (jamais fixé et toujours à alimenter) créé par l'attention.

c. Scène 3 : le récit comme médiation

Le commun de l'attention, comme je l'ai évoqué, peut avoir un matériau réflecteur. C'est en particulier le cas d'une certaine forme de *récit*, que j'évoque ici en donnant à voir une troisième scène d'échanges entre demandeurs d'asile et bénévoles.

Une association de soutien aux demandeurs d'asile organise une après-midi où les demandeurs exposent leurs histoires, et leurs perceptions de l'hospitalité à Lille. Après avoir parlé, le demandeur, Tidjani, m'explique les choses suivantes :

Moi j'ai écrit en quelques sortes cinq pages comme ça, et mon texte a été retenu comme le meilleur texte, et il m'a été demandé de le lire comme ça devant les gens, pour que les gens comprennent réellement l'expérience. Je suis dans des réseaux du coup, justement. Ça, c'était vraiment génial, une expérience très très forte. Très forte. Beaucoup d'émotion. Et en plus, ça te recadre. [il s'arrête sur ce mot, je lui demande des précisions] C'est-à-dire que vraiment, j'ai dû passer du temps à écrire ça tu vois, repenser aux rencontres, repenser à toute la vie depuis l'arrivée ici en France. Je me suis rendu compte de la chance que j'avais de, voilà, d'avoir connu plein de monde comme ça, comme toi-même, je t'ai connu là-bas. Sans ça je t'aurais pas rencontré et... toutes les autres personnes non plus. Voilà, vraiment j'ai réfléchi à ça plusieurs temps, et maintenant j'ai la vidéo du souvenir. J. [une bénévole] me l'a envoyée sur WhatsApp. Les frères blacks et les Français, je connaissais presque tous. D'ailleurs là maintenant elle vient d'envoyer un message : on est là jusque 17h30, venez nombreux. Tu vois c'est ça qui est bien, tu te retrouves, tu discutes, ça soulage énormément. Oui, vraiment ! (mai 2019)

On retrouve en premier lieu un aspect identique à celui évoqué dans la scène précédente, à savoir un aspect durable de l'attention, qui ne se limite pas à l'instantanéité d'une première perception. Cette durée, ce

contact qui se garde, nous met sur la voie pour établir que l'hospitalité va plus loin que l'ouverture. Ce qui « soulage énormément » le demandeur est ici en particulier le fait de se retrouver avec les autres, de se voir offrir une atmosphère rassurante. La durée de l'hospitalité est importante (Stavo-Debaugé 2019). Cette durée devient ici effective par le commun qui se crée progressivement au moyen de l'attention conjointe à des récits portés par les demandeurs d'asile. (Dans un autre registre, au sein de cette association, des cours dont les thèmes s'appuient autant que possible sur les volontés explicites des demandeurs d'asile jouent ce rôle de mise en place et en forme d'un commun.) Pour le cas du récit fait à tous de son expérience, par exemple, Tidjani n'offre pas seulement un objet de connaissance qui devrait être approprié par les personnes présentes ; plutôt, à travers l'attention qu'il porte à son propre récit (écrit) dans la manière qu'il a de le prononcer, et à travers l'attention que les autres lui portent, à *lui* en train de parler, « le phénomène de l'attention ouvre une scène intersubjective qui ne se ramène plus à l'économie de la propriété » (Alloa 2010, 137). Mais si elle ne se ramène plus à une économie de la propriété, cette scène nourrit le commun et lui permet de durer, car la qualité du texte de Tidjani est reconnue. On lui reconnaît une qualité assez importante pour être versée au commun, ce qu'il est fier de me signaler des semaines plus tard. La reconnaissance de la qualité de son texte implique que les membres du groupe *font attention* (littéralement) à lui : ils le reconnaissent lors des séances suivantes, lui reparlent de son texte, l'impliquent dans des cours de français pour d'autres demandeurs d'asile. En ce sens, l'attention permet un mode d'hospitalité libéré en partie de la charge du lieu, qui appartient à quelqu'un qui doit l'ouvrir (puis le refermer) pour offrir une protection manquant à qui en a besoin. Cette libération est seulement partielle puisqu'un lieu doit avoir des qualités minimales d'hospitalité : le calme, la propreté, ... sont nécessaires à l'ouverture d'une attention conjointe. Grâce à cette forme d'attention conjointe, écrit Alloa, « le lien commun ne se fait pas sur le mode d'un être-l'un-par-l'autre, mais par l'être adonné à ce qui ne relève ni de l'autre ni du Moi. » Chacun se concentrant d'une manière différente sur le récit, le « faisceau intentionnel se courbe et se plie pour former un espace attentionnel partagé » (Alloa 2010, 137). Cette attention à l'entre l'un et l'autre permet d'accueillir les requêtes maladroites, mal-adressées, pour reprendre l'expression du phénoménologue Michel Vanni. Porter attention au commun-entre-nous engage « à ne pas réagir trop normativement aux maladroites internes qui parcourent [un système], mais plutôt

à les faire fructifier » (Vanni 2010, 202). Partant du caractère commun de l'attention, la mal-adresse de l'autre, dans ses façons de s'adresser à moi, de répondre aux signes que je lui envoie, est interprétée à partir de la relation naissante et se poursuivant, et pas comme caractérisant l'autre. Je poursuis en citant à nouveau Vanni, dans ses méditations sur ce que c'est qu'être militant :

Le militant est ici celui qui loin d'être effrayé par la maladresse intrinsèque de toute action pratique et de toute institution, essaie au contraire de l'encourager. Il n'est pas un expert, ni un révolutionnaire professionnel et ne sait jamais avec une entière certitude quelles sont les causes valables, ni même s'il y a seulement des voix à entendre et à faire entendre. Pourtant, il agit bel et bien dans l'urgence et avec détermination, mais sans croire pour autant que les réponses qu'il donne sont définitives et parfaitement adressées. J'entends casser en somme toute prétention à une maîtrise de la voix. S'il y a quelque chose comme une créativité militante, celle-ci résulte pour l'essentiel d'un tâtonnement débordé, et voulu comme tel. Partant, quels que soient les échecs ou les retards, le militant refusera toujours de succomber au désespoir, lequel naît avant tout d'une croyance erronée dans l'adresse experte et dans l'efficacité de l'écoute des voix (Vanni 2010, 203).

Ces lignes paraissent importantes dans ma volonté de caractériser les rapports entre demandeurs d'asile et « aidants » lorsque *ça se passe bien*. Dans leurs descriptions d'un accueil hospitalier ou de relations qui améliorent la vie en tant que telle, les demandeurs insistent rarement sur la maîtrise professionnelle. Ils savent plus ou moins où la trouver lorsqu'elle est nécessaire. Mais l'insistance se fait davantage sur le fait que, quel que soit leur degré d'expertise, ceux qui offrent de l'attention ont conscience que l'adressage de leurs requêtes n'est pas parfaitement *efficace*, qu'il peut être *plus ou moins* bien compris. Le commun créé par l'attention, lorsqu'il n'est pas rejeté, casse lui aussi « toute prétention à une maîtrise de la voix ». Ce faisant, il dévie l'hospitalité vers un *espace-entre* (qui n'est exclusif pour personne) qui permet, en relançant la responsivité, de tracer le chemin d'une appartenance possible qui ne soit pas assimilation du nouveau-venu ni intégration à marche forcée. L'hospitalité a lieu ici sur le fondement de la mal-adresse des réponses qui, loin d'être un prétexte d'accusations de més-intégration, sont l'occasion de créer un espace d'échange à partir d'objets tiers. Ceux-ci peuvent être, comme dans le cas évoqué ici, des récits personnels qui permettent de former « un espace attentionnel partagé » ; mais ils peuvent aussi être des espaces de lutte politique, ou apparaître de manière plus quotidienne, dans des échanges sur l'actualité ou sur une pratique sportive par exemple.

Postuler que l'hospitalité se trouve dans l'acceptation de la mal-adresse veut dire que le commun ne se construit pas toujours de manière linéaire et rationnellement. Le ton de la voix, les regards, les gestes, peuvent être parfois aussi importants que le contenu du message lui-même, qui peut être difficile à saisir. Autrement dit, la mal-adresse met aussi l'accent sur l'aspect corporel de l'hospitalité.

d. Scène 4

La dernière scène tranche avec les autres : alors que les trois évocations précédentes concernaient des modalités de l'attention, celle-ci présente un aspect positif de l'*in*attention.

Samuel est camerounais, il a trente-cinq ans. Il est arrivé en Allemagne lors de ce qui a été appelé le « long été de la migration » de 2015. Logé dans la banlieue de Mannheim, dans le même centre d'accueil que Muhammad, il n'a quant à lui eu que très peu de rapports avec les travailleurs sociaux comme avec les bénévoles. Voyant que sa demande d'asile n'aboutissait pas, il a eu l'occasion de commencer une formation professionnelle de boulanger en alternance. Celle-ci lui offre la possibilité de rester en Allemagne jusqu'à ce qu'il obtienne son diplôme, grâce au statut de « toléré »¹⁴. Ce statut, explique-t-il, n'est pas très clair pour lui ; ce qu'il sait, c'est « que ça montre qu'ils [les Allemands] sont pas non plus super ouverts pour notre présence ». L'hébergement en centre d'accueil, dans un lieu qui ne peut pas se transformer en chez-soi, souvent bruyant, va dans la même direction. « Quand tu sors de là, on sait vite

¹⁴ *Geduldete* en allemand. Si dans le cas de Samuel ce statut, en lui permettant de travailler, permet une relance responsive, il ne faut pas trop vite y voir un statut enviable pour les migrants (à commencer par lui, qui comprend bien qu'il n'est pas complètement le bienvenu). Avec la « tolérance en chaîne » (*Kettenduldung*), il est possible de rester plusieurs années dans un statut légal particulièrement incertain, sans capacité à se projeter puisque la tolérance reste valable seulement pendant la durée de l'apprentissage, puis en cas de contrat de travail signé. Tolérance, car ce statut n'est pas un titre de séjour, mais une suspension de l'obligation de quitter le territoire pour les personnes qui devraient en principe être expulsées d'Allemagne. Lorsqu'on est sous *Duldung*, si la situation de son pays change (cas de personnes qui se sont vu refuser l'asile, mais qui ne sont pas expulsables, car leur pays est en guerre) ou si sa propre situation change (perte de l'emploi occupé, interruption de la formation, ...), on peut se voir expulsé, même en étant présent depuis plusieurs années en Allemagne.

Pour plus de précisions sur ce statut et les problèmes qu'il implique, en particulier pour les jeunes subsahariens, voir les travaux de Sandrine Bakoben, par exemple Bakoben et Rühl 2020.

que t'as pas des papiers stables ; déjà tu as la peau noire, ou c'est pareil pour tous les Arabes qui habitent ici, ça se voit qu'on n'est pas *Deutsch*. Mais tu sors de là, c'est pire ». La conversation avançant, il évoque sa formation, en classe pour l'aspect général. De la même manière que dans les environs immédiats du centre d'hébergement, il se sent *repéré*. « Déjà je suis un peu vieux, les autres c'est des enfants, alors déjà on pense pas aux mêmes choses. Et puis les profs, ils disent souvent qu'il faut qu'on s'intègre, qu'on doit être meilleurs dans la langue, même si c'est dur. Il y a un autre prof, en maths, il est sympa tu vois, mais il vient tout le temps me parler pour me dire 'allez, continue'. C'est chiant ; je lui dis merci, mais ça fatigue la tête. Je sais bien ce que je dois faire. Mais bon... » *A contrario*, après maintenant dix-huit mois dans l'entreprise de boulangerie où il travaille, il n'a plus l'impression d'être au centre de l'attention. « Les collègues bien sûr ils me voient, ils disent bonjour, ils me demandent des trucs. Le chef il est un peu chiant, mais tu vois, il est comme ça avec tout le monde. Il ne fait pas gaffe tout le temps à moi, il est pas 'oui tu fais quoi là avec ta farine, est-ce que t'as bien mis le sel ?', comme par exemple le prof en pratique à l'école. Je fais mon boulot tranquille quoi, ça repose la tête, car t'as l'impression d'être un mec normal ; je peux me concentrer sur mon job. »

Ces paroles nous permettent de dégager une quatrième leçon : trop d'attention tue la créativité de la réponse. Samuel distingue néanmoins deux grandes modalités de ce *trop-plein*. La première est présente dans l'espace public : son lieu d'habitation et la couleur de sa peau engendrent le fait qu'il ressent les regards des passants comme pesants. Cette sensation lui rappelle sans cesse sa condition d'immigré, sans carte de séjour stable (même s'il est là légalement). À l'opposé, la « grande ville » a un aspect reposant, comme nous l'a indiqué la sociologie urbaine depuis longtemps : un lieu s'ouvre s'il est accessible sans que sa présence soit remarquée, ou en tous les cas remarquée en tant que potentiel X, immigré par exemple. Il s'agit alors d'être reconnu seulement *en tant que passant*, et que la réponse à l'ouverture de l'attention soit simplement une forme de détournement du regard qui signifierait : vous ne m'inquiétez pas, vous n'êtes pas en dehors du cadre. « Ce régime attentionnel consiste à mettre en veille certaines puissances de l'œil, [...]. Cette "inattention civile" constituerait "la forme efficace de la culture de l'hospitalité en ville" (Joseph 2007, 217) » (Stavo-Debaugé 2020b, 65). À partir du moment où il ne se sent pas remarqué dans l'espace public, il est plus simple pour le demandeur d'asile – protégé par une certaine forme

d'anonymat – d'agir sans que son attention soit aliénée par l'ordre de l'asile et que, chaque fois que son attention s'ouvre, la constitution de sens s'oriente vers sa condition de demandeur. Cette constatation – au même titre, par exemple, que des conditions de vie très dégradées (parmi de nombreuses références : Täubig 2009 ; Aulanier 2020c) – est un argument en faveur de centres d'accueil de petite taille et de logements en appartements dans les villes, favorisant l'autonomie et l'anonymat, et l'intégration dans un tissu urbain. Il est cependant à noter que la ville n'offre pas le même refuge pour tous. Florent Chossière (2020) a ainsi mis en évidence le fait que les demandeurs d'asile LGBTQI+ se sentaient à l'étroit en ville, par peur de se voir reconnus. La densité de population jouant ainsi le rôle contraire à celui d'un anonymat bienveillant.

La seconde sensation de trop-plein se situe en revanche au sein d'une relation intersubjective, dans les échanges avec les professeurs. S'il distingue un « prof sympa » qui l'encourage « tout le temps » et d'autres professeurs qui évoquent explicitement l'intégration, le résultat est le même : « ça fatigue la tête ». Montrer à quelqu'un qu'on lui prête attention de manière trop insistante est contre-productif. Loin de pouvoir créer une inter-attention, qui engage une forme de commun, donner son attention de manière répétée et semblable est le geste de celui qui *sait*, qui n'est pas prêt à abandonner son pouvoir, et place celui qui reçoit l'attention dans une position qui peut être infantilisante, d'autant plus pour les adultes. Ce geste empêche celui qui reçoit l'attention de la diriger, d'y répondre créativement. De la même manière que « le succès de ce que l'enseignant fait dépend de la réponse de ceux à qui il apprend », le succès de celui qui apporte de l'attention à quelqu'un qui en a besoin est dépendant de la possibilité de ce dernier à diriger son attention. Ajoutons qu'« il faut attendre que l'attention vienne. Comme le français le suggère, l'attention n'est pas seulement proche de l'intention, mais aussi proche de l'attente » (Waldenfels 2010, 43). Rien ne sert d'insister lourdement, de venir « tout le temps » montrer sa présence et sa disponibilité. L'attention suscitée ne devient un mode d'apprentissage ou pour ce qui nous intéresse un mode d'hospitalité que lorsqu'elle est saisie au vol pour être redirigée vers la constitution d'un sens qui prend pour base l'aspect suscitée sans s'en contenter. La répétition entraîne le risque que « l'attention dirigée [ne] dégèner[e] en attention fabriquée », ce qui, indique Waldenfels, est déjà « jusqu'à un certain point la réalité que nous connaissons » (43). Pour le dire autrement, porter son attention à quelqu'un est important, et potentiellement capital pour la capacité responsive de cette personne, lorsqu'il est possible de dépasser la relation

intersubjective pour faire intervenir un commun qui n'appartient en propre à aucune des deux personnes engagées dans l'échange, mais qui ouvre sur le monde et aide à l'interpréter. Pour donner un rapide exemple, soumettre l'hospitalité à un effort d'attention des demandeurs sur la langue à apprendre n'a aucun sens : il faut chercher des moyens pour que la langue émerge au centre de l'attention. Sans quoi les cours de langue obligatoires ne sont que des processus d'assimilation au profit unilatéral de l'État¹⁵. L'attention doit permettre d'insister sur la *relation*, et non peser davantage sur un des deux pôles de cette relation.

Ces quatre leçons nous donnent donc autant d'éléments pour esquisser une éthique de l'attention, c'est-à-dire un comportement attentionnel à l'égard de l'autre qui relance sa capacité à répondre, à donner du sens à ce qui vient le heurter, et qui a une influence durable.

3. L'attention comme mode d'hospitalité : esquisse d'une éthique de l'attention

Avant de dégager un *mode* d'hospitalité, il semble nécessaire d'éclaircir ce que serait une hospitalité véritablement hospitalière, à partir de l'évocation des contacts entre le propre et l'étranger. Pour ce faire, je suis d'une part Waldenfels dans sa phénoménologie de l'étranger qui décrit ce que sont des rapports sains à l'étranger et d'autre part Stavo-Debaugé dans son établissement d'une grammaire de l'hospitalité. Je me contente de mentionner trois points capitaux.

1° L'hospitalité doit laisser place à l'*extra*-ordinaire, au déconcertant. Le geste de l'hospitalité est un geste créateur de commun. Autrement dit, penser l'hospitalité, c'est ne pas pré-catégoriser les accueillis, comme c'est le cas dans la pensée cosmopolitiste particulièrement à la mode depuis la « crise » de 2015¹⁶. Le cosmopolitisme oblige à penser un « nous » commun, une morale commune. Et ce postulat présuppose un monde politique commun. Dans un monde cosmopolitique, ceux qui ne font pas partie de ce « nous » performatif, qui ne font pas partie de ce « ciment aux propriétés déterminables permettant de rassembler les hommes et les

¹⁵ Le caractère unilatéral du profit surgit quand la présence au cours de langue en vient à être considérée par les exilés comme un dû à l'État, comme une contrainte stigmatisante et empêchant de diriger volontairement son attention. Pour plus de précisions sur le sujet, voir les travaux de thèse d'Emma Fiedler sur les cours d'intégration des primo-arrivants en France et en Allemagne. Pour une première approche, voir Fiedler 2020.

¹⁶ Parmi de multiples références : *Raison présente* 2017 (201) ; Policar 2019.

peuples » (Bisiaux 2016, 168), sont exclus. On réduit les autres (« sans-papiers », « clandestins », « demandeurs d’asile », ...) à sa voix propre puisque :

Aucun Nous ne dit « nous », mais je ou quelqu’un d’autre dit « nous », et cela à toi ou à vous. Aucun « nous », autant inclusif soit-il, ne peut clarifier cette différence entre position propre et étrangère. Une pure « communauté inclusive » serait un fantôme. Le « nous » performatif de l’acte de déclaration ne recoupe pas le « nous » de constatation de la fin de déclaration (Waldenfels 2019b, 8-9).

Le seul moyen pour l’étranger d’exister est paradoxalement de n’être plus étranger. Ceux qui restent étrangers, en dehors du mouvement d’appropriation et d’entrée dans la sphère cosmopolitique – les rejetés, les exclus, les *hors-communauté* – sont des indésirables qui peuvent se transformer en ennemis. Ils ne font pas partie de ceux qui peuvent être reçus, qui peuvent participer à la mise en commun. Le commun doit être pensé comme un résultat : il faut, en socio-phénoménologie, montrer comment il se crée et comment les acteurs en font l’expérience. Le cosmopolitisme, au contraire, présuppose le commun (la commune Humanité, la Raison commune, ...), et demande finalement beaucoup à l’étranger, qui doit faire partie d’une sphère commune avant même d’essayer d’y verser une contribution¹⁷.

2° L’accueillant doit pouvoir « encaisser » le choc de la survenue de l’étranger, comme l’explique Stavo-Debauge (2009, 238 et suiv.). Dit autrement, avant d’accueillir l’autre, il faut d’abord avoir la force et l’énergie nécessaires pour faire face au nouveau, qui n’est jamais neutre. La capacité à absorber le changement à l’œuvre dans l’hospitalité tient également à l’habitabilité du lieu : il faut que celui-ci « convoite la facilité du mouvement, l’aisance du geste, la commodité de l’espace » (Breviglieri 2006b, 92). Il faut un certain aménagement de l’espace, qui permette autant à l’accueillant qu’à l’accueilli d’absorber une partie des troubles de la relation. L’espace propre devient l’espace commun et en cela le quotidien s’en trouve changé. En miroir de l’encaissement, il ne faut pas non plus trop en attendre de l’étranger. L’accueillant ne doit pas

¹⁷ Sur la dynamique d’exclusion de l’étranger du cosmopolitisme, je renvoie à mon commentaire de Waldenfels dans Aulanier 2021a. Pour une présentation plus détaillée et qui revient sur les sources du cosmopolitisme avant de penser une cosmo-politique, plus respectueuse à l’égard de l’étranger, je renvoie au livre de Sophie-Anne Bisiaux (2016). Avant le détail de ses propres propositions, on se référera à la première partie (Bisiaux 2016, 25-72) pour en savoir plus sur les rapports ambivalents du cosmopolitisme à l’égard de l’étranger.

exiger de l'étranger qu'il le change, être en attente d'un choc, d'une expérience, qui l'améliore en tant qu'être ou qui satisfait sa curiosité (à travers le moment parfois attendu par les hôtes où l'accueilli se dévoile, offrant son récit à écouter en échange de l'hospitalité).

3° Enfin, « il convient également de considérer [le] déploiement temporel [de l'hospitalité], en allant au-delà de la seule décision par laquelle l'hospitalité est ouverte à l'étranger et en la saisissant comme accueil autant que comme réception » (Stavo-Debaugé 2017, 208). C'est ici à la conception derridienne de l'hospitalité, toute entière tournée vers l'ouverture extrême d'un sujet-accueillant pour l'hôte-accueilli, que pense le sociologue. Si, effectivement, l'hospitalité commence par l'ouverture à la requête de l'étranger, elle dure dans le temps. Elle exige des adaptations, et elle n'est pas régulière. La relation se transforme au fil du temps, au fil de la capacité de l'hébergé à vivre avec la communauté d'accueil et non pas *chez* quelqu'un.

Sur ces bases et à partir des quatre leçons tirées précédemment, il est temps d'esquisser une éthique de l'attention, qui est un des modes possibles d'hospitalité.

Il faut tout d'abord noter, avec Waldenfels, que « l'attention est liée au respect, à la considération, aux égards, au *regard*, au se-tenir-sur-ses-gardes, au recueillement. [...] Avoir un regard pour autrui, cela veut dire être capable de remarquer s'il lui manque quelque chose, mais aussi si quelque chose lui plaît » (2019, 121). Avec ces liens, on voit que l'attention engage un geste corporel, qui transparait dans l'allemand *Zuwendung* et qui montre à nouveau que l'attention n'est pas quelque chose de purement personnel, mais se situe entre le propre et l'étranger. Surtout, ce geste corporel est dépendant de quelque chose ou quelqu'un qui le suscite. L'attention s'éveille lorsque quelque chose ou quelqu'un est là : on est là dans un domaine éminemment pratique, qui part du fait que l'étranger *est* là. La question n'est pas de se poser la question d'un « nous », de définir les bornes de ceux que nous pouvons/devons accueillir. Le fait brut est que l'étranger est là et qu'il éveille l'attention. C'est en ce sens que Waldenfels préconise une politique du voisinage (2020), qui pense l'hospitalité à partir des croisements quotidiens dans une proximité géographique et des figures tierces qui œuvrent à rendre possibles ces croisements. Penser l'attention à partir du voisinage nous éloigne du risque de placer un poids trop important sur l'évènement de la survenue : si j'offre de l'attention, alors la création d'une sphère d'attention commune fait passer cet état instantané à une période (plus ou moins) durable. Donner son attention n'est pas autant demandeur que le don

qui dépasse ce que l'on possède de l'hospitalité derridienne, puisque l'attention est justement ce que je ne possède jamais en propre. Faire attention, cela veut déjà dire engager un commun, qui peut se poursuivre dans un faire-ensemble, ou dans un comprendre-ensemble. Il y a en tous les cas une forme de réciprocité dans l'attention qui se situe au-delà de ce qui est effectivement échangé. Pour l'étranger, cette réciprocité commune est ce qui est perçu en première personne comme de l'hospitalité, puisqu'elle permet de relancer la responsivité en se détachant des ornières de sens créées par le monde de l'asile. Ce commun est ce qui permet de lancer le mouvement pour « instaurer une communauté à laquelle ils pourraient appartenir l'un comme l'autre ; en tant qu'elle serait hospitalière à la mise en commun des choses qui les engagent, de sorte qu'ils pourraient alors y vivre les uns avec les autres et (s')y tenir ensemble, en dépit de ce qui les sépare et de ce à quoi ils sont attachés par ailleurs ». « Cette dynamique n'a pas été modélisée » (Stavo-Debauge 2017, 289), explique l'auteur, par Simmel, Schütz, Derrida et Crépon, qu'il étudie dans son livre. Le phénomène de l'attention semble permettre, à la suite de la conclusion de Stavo-Debauge, de ne pas trop séparer l'hospitalité et l'intégration¹⁸. La première continue lorsque pourtant la seconde débute son processus. L'attention, par la durée du commun qu'elle crée (repensons à l'assistante sociale d'Aslam, aux nouvelles interprétations de Mahmoud...), est une hospitalité qui n'oublie pas que l'hôte peut être traité comme membre de la communauté. Même dans le cas où l'objet conjoint de l'attention est un récit fait par un étranger, il n'agit pas comme récit donné par usure pour remercier l'hôte, mais comme point de départ d'une relance responsive, car le récit est sans cadre imposé. Il s'adresse à partir d'un soi, mais l'adressage à une petite communauté permet une distance nécessaire, et un entremêlement de l'agir et du pâtir. Enfin, l'attention est liée aux égards, d'après la citation de Waldenfels. Ces égards apparaissent de multiples façons, mais ils ne sont jamais aussi présents que lorsque l'*in*-attention devient nécessaire à la reconstruction responsive. Être hospitalier, c'est ici ne pas donner son attention, ne pas être insistant lorsqu'on perçoit que l'insistance ne laisse plus place à la créativité de la réponse ; que le commun ne s'entretient plus, mais que la requête de l'autre est perçue comme une quasi-menace. Lorsque

¹⁸ Concept lourdement chargé de sens en sociologie et qu'il convient de manier avec précaution, *l'intégration* permet néanmoins de mettre l'accent sur un point essentiel : quand on pense à l'hospitalité, il faut la penser sur la durée, et permettre que l'accueilli ne reste pas qu'un invité, qu'il puisse finalement être *chez lui*.

L'attention insiste sur le commun, comme inter-attention, elle est véritablement un mode d'hospitalité qui permet à l'accueillant de prendre soin autant de lui que de l'autre.

L'attention, néanmoins, laisse peu de place au lieu. Bien sûr, un lieu de rencontre est nécessaire, mais il n'est pas central. C'est d'ailleurs, peut-être, ce qui fait que l'attention ne peut être qu'*un* mode de l'hospitalité, qu'elle reste incomplète pour penser ce qu'est cette relation entre hôtes : il est un moment où un lieu qui permette une habitabilité durable est nécessaire. Mais dans le cas des demandeurs d'asile, c'est peut-être justement cette moindre importance accordée au lieu qui fait de l'attention un mode d'hospitalité si important, qui s'oppose à l'accueil étatique qui fournit le lieu d'habitation, et encore pas toujours, ou au moins l'espace du territoire national. L'expérience des quatre scènes montre que l'hospitalité ne se laisse pas réduire à la question des infrastructures d'accueil, qu'elle est plutôt l'affaire d'un milieu qui permet (ou pas) une *mise en commun* (donc un processus dynamique). L'expérience de cette mise en commun, et donc de l'hospitalité, se fait alors par l'expérience de pouvoir à nouveau diriger son attention créativement, agir créativement par l'expérience vive d'imagination¹⁹. Diriger son attention créativement, cela veut dire pouvoir donner des réponses qui sortent (au moins pour partie) de *l'ordre de l'asile*, tel que je l'ai décrit dans la première partie de ce texte. De telles réponses sont créatives non pas au sens où elles échappent à tout ordre, mais au sens où à partir d'une sollicitation de l'attention, elles créent une nouvelle direction. Cette direction n'est pas *imaginaire*, elle est elle aussi soumise à d'autres ordres, mais elle n'est pas prisonnière d'une ornière de sens. Mais si elle n'est pas imaginaire, elle est permise par l'expérience vive d'imagination, que je comprends ici comme une capacité à se projeter dans le futur, à suspendre les trajets de réponses pré-établis pour tenter, mal-adroitement, par tâtonnement, de nouvelles voies. Ces voies ne fonctionnent pas toujours, n'apportent pas toujours des *résultats*, mais contribuent à rendre l'expérience vivante, à espérer en gardant un mouvement et en réveillant l'attention. Un mode d'attention qui permet de telles expériences d'imagination est particulièrement important pour les demandeurs d'asile, qui voient leurs

¹⁹ Sur les liens Imagination/Attention, à partir notamment de Ricœur et Boltanski, voir Ascarate 2019, chapitre II et Loute 2020. Sur le concept d'agir créatif, que je reprends à Waldenfels en le modifiant légèrement, je renvoie au chapitre 4 de son ouvrage sur les frontières de la normalisation, intitulé (je traduis) « Aspects symboliques, créatifs et responsifs de l'agir » (Waldenfels 2008, 82-94).

possibilités d'espérer mises à mal par l'ordre de l'asile. Difficultés qui ne sont pas sans conséquence sur le maintien de soi, comme le montre le triste et lucide constat de Camara cité au début de ce texte (« quand tu perds l'espoir, la confiance en toi-même, elle part en voyage », disait-il). Faire l'expérience vive de l'imagination, c'est regagner la capacité d'espérer.

Si la gestion de l'attention des demandeurs d'asile est comprise dans le système d'accueil et est une des manifestations de l'inhospitalité des États, une éthique de l'attention agit en réponse en développant un commun qui lutte en acte contre l'inhospitalité.

Conclusion

J'ai montré, à partir de recherches empiriques, que le système de l'asile en Europe provoque des pathologies de l'attention chez les demandeurs d'asile. Le but de ce texte a ensuite été de rendre compte de possibilités de remédier à ces pathologies, tout en prenant en compte qu'elles ne peuvent pas totalement disparaître tant que le demandeur reste demandeur d'asile, à cause des fortes contraintes administratives qui pèsent sur lui à ce moment-là. L'exposé de différentes scènes a finalement permis de dégager la première formulation d'une éthique de l'attention comme mode d'hospitalité. L'attention permet aussi de ne pas penser l'hospitalité comme un mouvement qui irait principalement du propre vers l'étranger, et qui risquerait de manquer le désir de l'accueilli. Les multiples tâtonnements de l'attention permettent notamment de comprendre les volontés de l'accueilli par esquisses successives, lesquelles ne sont pas nécessairement les mêmes que celles de l'accueillant²⁰ : tout l'enjeu est de réussir à créer du commun à partir de l'attention partagée.

Ce texte constitue dans sa démarche une ouverture pour une pratique phénoménologique, ouverte notamment par Natalie Depraz (2004, par exemple). En effet, c'est « en phénoménologie que l'on est habitué à ne pas savoir exactement ce que l'on cherche, et à faire de cette ignorance partielle une stimulation supplémentaire pour la recherche, un aiguillon pour l'ouverture des questions et des problèmes » (Vanni, 2009, 11). Dans ma recherche, j'ai commencé par décrire des situations à partir des outils pratiques de la phénoménologie. La proposition d'une éthique de

²⁰ Cela permet aussi de « ne pas confondre le transit et l'accueil ». Sur l'omission du projet des migrants, voir la critique que Joan Stavo-Debaugé (2020a) adresse à Michel Agier.

l'attention s'est construite de la même façon – maladroitement et en tentant plusieurs pistes, en prenant des chemins détournés – que se construit un commun dans les relations entre les demandeurs d'asile et ceux qui les aident. S'intéresser aux modes de répondre, c'est quitter une éthique de l'*Autre*, qui le présuppose comme point de départ, pour prendre les traits d'une éthique responsive telle qu'elle a été décrite par Bernhard Waldenfels. L'éthique de l'attention²¹ comme mode d'hospitalité proposée ici est finalement une variante pratique des développements du phénoménologue allemand sur les domaines intermédiaires, qui contiennent « les co-affectations, la coopération, les rythmes de vie, les techniques sociales, les relations, les tables de valeurs, les systèmes de normes – bref, tout ce qui ne peut être attribué ni exclusivement à moi-même ni exclusivement aux autres » (2012, 14). L'attention comme domaine intermédiaire est le point de départ d'une hospitalité relationnelle, qui n'est en propre le fait de personne et qui n'appartient à personne. La phénoménologie permet finalement de détacher l'hospitalité aussi bien du cosmopolitisme, qui englobe le propre et l'étranger dans une raison commune, que de l'engagement total d'un *sujet*, qui court le risque de penser une hospitalité unilatérale²².

Institut convergences migrations
CEMS/EHESS

Cems (6^e étage), 54 Boulevard Raspail, 75 006 – Paris
audran.aulanier@gmail.com

Audran AULANIER

²¹ Une prochaine étape de cette recherche serait de penser le passage de l'éthique de l'attention à une politique attentionnelle de l'étranger. À ce stade, l'éthique de l'attention peut en une certaine manière agir comme un guide pratique pour les « aidants ». Le passage au politique impliquerait de réfléchir sur ce à quoi devrait ressembler une communauté guidée par les modes d'attention décrits. Il faudrait par exemple probablement accentuer les intermédiaires de toute sorte (interprètes, psychologues, travailleurs sociaux ...), qui permettent de nouer des relations personnelles lesquelles sont un palier pour se considérer soi-même comme appartenant à la communauté. Mais je me demande dans quelle mesure le passage à une pensée proprement politique ne rigidifierait pas trop la souplesse avec laquelle l'attention, dans le périmètre du voisinage, permet de penser l'hospitalité comme relance responsive. Une politique où la relance responsive serait un *objectif* à atteindre perdrait de vue son principe : la nécessité de laisser l'attention tâtonner, essayer, expérimenter. Elle risquerait aussi de faire un peu vite de certains types d'expériences des « trucs » à appliquer après certains événements, oubliant que parfois les événements, quand ils ne sont pas encaissés, ne permettent pas de « faire des expériences » (Stavo-Debaugé 2012a).

Ce chantier de recherche n'est donc pas fini et demandera encore discussions, approfondissements et mises à l'épreuve.

²² Cet article a été rédigé dans le cadre du projet de préfiguration TheoPOL (Théories et politiques de la reconnaissance à l'épreuve des sciences humaines et sociales, Université de Lille - AAP Interdisciplinaires 2019-2022).

Bibliographie

- AGIER, Michel. 2013. *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte.
- . 2018. *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*, Paris, Seuil.
- ALLOA, Emmanuel. 2010. « Par-delà la reconnaissance. L'attention comme paradigme pour une éthique asymétrique », *Alter. Revue de phénoménologie* 18 : 125-141.
- ASCARATE, Luz. 2019. *Psyché ranimée, Imagination et émancipation dans la philosophie de Paul Ricoeur*, Thèse de doctorat de philosophie et sciences sociale, Paris - Lima, EHESS et PUCP.
- AULANIER, Audran. 2020. « Derrida et Waldenfels. Sur l'hospitalité, quelques réflexions », *Malice, le Magazine des Littératures et des Cultures à l'ère numérique* 10, « Derrida 2020 : frontières, bords, limites », dir. Stéphane Lojkin, Francesca Manzari. URL : cielam.univ-amu.fr/node/3149.
- . 2021a. « Nationalisme et cosmopolitisme. La phénoménologie de l'étranger de Bernhard Waldenfels », *Implications philosophiques. Espace de recherche et de diffusion*. URL : <http://www.implications-philosophiques.org/ethique-et-politique/philosophie-politique/nationalisme-et-cosmopolitisme-la-phenomenologie-de-letranger-de-bernhard-waldenfels/> (publié le 2 février 2021).
- . 2021b. « Vivre dans un Erstaufnahmestelle – Le cas de Mannheim », *Frontières de la citoyenneté. Enjeux de l'accueil des primo-arrivants*, dir. Gwénola Sebaux et Meryem Youssoufi. Agadir : Presses de l'université Ibn Zohr (sous presse).
- . 2021c. « Un temps "difficile à encaisser". Temps de la procédure et temporalité quotidienne des demandeurs d'asile en France et en Allemagne », *Temporalités* 33, « Temps et migrations », coordonné par Delphine Mercier, Sylvia Chiffolleau et Jens Thoemmes. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/8278>.
- BAKOBEN, Sandrine et Marcel RÜHL. 2020. « Leben zwischen Duldung und Hoffnung – Erfahrungen von geduldeten jungen Erwachsenen aus Sub-Sahara-Afrika beim Zugang zum deutschen Bildungssystem », in *Integration Geflüchteter in Deutschland*, ed. Anna Mratschkowski. Baden-Baden : Nomos Verlagsgesellschaft mbH & Co. KG, 129-152.
- BISIAUX, Sophie-Anne. 2016. *Commun parce que divisé. Le monde à l'épreuve de l'étranger*. Paris : Editions rue d'Ulm.
- BOUDOU, Benjamin. 2017. *Politique de l'hospitalité : une généalogie conceptuelle*. Paris : CNRS Editions.
- BREVIGLIERI, Marc. 2006a. « Penser l'habiter, estimer l'habitabilité », *Tracés* 23 : 9-14.
- . 2006b. « La décence du logement et le monde habité. Une enquête sur la position du travailleur social dans les remous affectifs de la visite à domicile », in *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, dir. J. Roux. La Tour-d'Aigues : Éditions de l'Aube, 90-104.

- CHOSSIÈRE, Florent. 2020. « Minorités sexuelles en exil : l'expérience minoritaire en ville à l'aune de marginalisations multiples », *Urbanités* #13, « Minorités/Majorités ». URL : www.revue-urbanites.fr/wp-content/uploads/2020/02/Urbanités-13-Chossière-2020.pdf.
- DELEIXHE, Martin. 2016. *Aux bords de la démocratie. Contrôle des frontières et politiques de l'hospitalité*. Paris : Classiques Garnier.
- . 2018. « L'évènement de la rencontre. La Plateforme citoyenne de soutien aux réfugiés en Belgique », *Esprit* 7-8, « Le courage de l'hospitalité » : 130-138.
- DELPHY, Christine. 1977. « Nos amis et nous. Les fondements cachés de quelques discours pseudo-féministes », *Questions Féministes* 1 : 20-49.
- DEPRAZ, Natalie. 2004. « Le tournant pratique de la phénoménologie », *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 129 (2) : 149-165.
- . 2014. *Attention et vigilance. À la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*. Paris : Presses Universitaires de France.
- FASSIN, Didier, Alain MORICE et Catherine QUIMINAL. 1997. *Les Lois de l'inhospitalité. La société française à l'épreuve des sans-papiers*. Paris : La Découverte.
- et Carolina KOBELINSKY. 2012. « Comment on juge l'asile. L'institution comme agent moral », *Revue française de sociologie* 53 (4) : 657-688.
- FIEDLER, Emma. 2020. « Étrangers, encore un effort si vous voulez être européens ! Ethnographies d'une entreprise étatique de production d'autochtonie nationale en Europe de l'Ouest », *Ethnologie française* 178 (3) : 485-500.
- GERBIER-AUBLANC, Marjorie. 2018. « Un migrant chez soi », *Esprit* 7-8, « Le courage de l'hospitalité » : 122-129.
- et Évangéline MASSON DIEZ. 2019. « Être accueilli chez l'habitant : de l'hébergement-épreuve à la cohabitation-tremplin pour les migrants », *Rhizome* 71 (1) : 51-60.
- GOURDEAU, Camille. 2019. « L'hospitalité en actes. Quand des habitants viennent en aide aux migrants en transit à Ouistreham », *Revue du MAUSS* 53 (1) : 309-321.
- HUGUES, Everett. 1996 [1950]. « Carrières, cycles et tournants de l'existence », in *Le regard sociologique. Essais choisis*. Paris : Éditions de l'EHESS, 165-173.
- JOSEPH, Isaac. 2007. *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Paris : Economica.
- KOBELINSKY, Carolina. 2010. *L'accueil des demandeurs d'asile : une ethnographie de l'attente*. Paris : Éditions du cygne.
- LAACHER, Smaïn. 2013. « Réfugiés sans refuge », *Pouvoirs* 144 (1) : 125-136.
- LECLERC-OLIVE, Michèle. 1997. *Le Dire de l'évènement (biographique)*. Ville-neuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- LOUTE, Alain. 2020. « Imagination, attention et philosophie sociale », *Terrains/Théories* 11. [En ligne] URL : <http://journals.openedition.org/teth/2443>.
- MOINAT, Frédéric. 2010. « Phénoménologie de l'attention aliénée : Edmund Husserl, Bernhard Waldenfels, Simone Weil », *Alter. Revue de phénoménologie* 18 : 45-58.

- NOIRIEL, Gérard. 1991. *La Tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe (1793-1993)*. Paris : Calmann-Lévy.
- Plein Droit* [Revue]. 2020. 124, « Traduire l'exil » [dossier].
- POLICAR, Alain (dir.). 2019. *Le cosmopolitisme sauvera-t-il la démocratie ?* Paris : Classiques Garnier.
- Raison présente* [Revue]. 2017. 201, « Cosmopolitisme ou barbarie » [dossier].
- RISTIC, Daniela. 2020. « Du "village global" au procès de l'hospitalité. Riace, Calabre », *Monde commun* 4 (1) : 72-91.
- SAGLIO-YATZIMIRSKY, Marie-Caroline. 2018. *La Voix de ceux qui crient*. Paris : Albin Michel.
- SCHÜTZ, Alfred. 2003. *L'étranger* [1944], suivi de *L'homme qui rentre au pays* [1945], trad. Bruce Bégout. Paris : Allia.
- STAVO-DEBAUGE, Joan. 2009. *Venir à la communauté. Une sociologie de l'hospitalité et de l'appartenance*. Thèse de doctorat de sociologie. Paris : EHESS.
- . 2012a. « Des "événements" difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste », in *L'expérience des problèmes publics*, éd. D. Cefai et C. Terzi. Paris : Éditions de l'EHESS.
- . 2012b. « Les hantises, d'usages sociologiques en portrait conceptuel », *Revue de l'Institut de Sociologie* 82, « Enquêter dans l'histoire : sensibilités pragmatiques », numéro thématique dir. Louise Carlier et Julien Charles. Version auteur consultée en ligne : https://www.academia.edu/3399195/_Les_hantises_d_usages_sociologiques_en_portrait_conceptuel_Revue_de_lInstitut_de_Sociologie_num%C3%A9ro_th%C3%A9matique_Rapport_au_pass%C3%A9_approches_pragmatiques_.
- . 2017. *Qu'est-ce que l'hospitalité ? Accueillir l'étranger à la communauté*. Montréal : Liber.
- . 2019. « Pourquoi le 'don' de Derrida ne résiste pas à l'épreuve de l'hospitalité », *Revue du MAUSS* 53 (1) : 217-234.
- . 2020a. « Hospitalité des citoyens versus inhospitalité des États ? », *Métropolitiques*. URL : <https://www.metropolitiques.eu/Hospitalite-des-citoyens-versus-inhospitalite-des-Etats.html>.
- . 2020b. « De quoi (et pour qui) l'hospitalité est-elle une qualité ? », in *Les éthiques de l'hospitalité, du don et du care*, dir. S. Cloutier, S. Bourgault et S. Gaudet, Ottawa : Presses Universitaires d'Ottawa, 61-84.
- STRAUS, Erwin. 2000 [1931]. *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, trad. G. Thinès et J.-P. Legrand. Grenoble : Jérôme Millon.
- TÄUBIG, Vicky. 2009. *Totale Institution Asyl. Empirische Befunde zu alltäglichen Lebensführungen in der organisierten Desintegration*. Weinheim-München: Juventa.
- . 2019. « Work as Real Life in the Context of Organised Disintegration: a Perspective on the Everyday Life of Refugees », *Identities: Global studies in Culture and Power* 26 (3) « Beyond Employability: Refugees' Working Lives » : 339-355.

- THOMA, Samuel. 2019. « Sens commun et folie : contribution phénoménologique-anthropologique à la psychiatrie sociale d'un point de vue franco-allemand », *Revue germanique internationale* 30. [En ligne] URL : <http://journals.openedition.org/rgi/2343>.
- VANNI, Michel. 2009. *L'Adresse du politique. Essai d'approche responsive*. Paris : Cerf.
- . 2010. « Maladresse des voix. 20 thèses militantes », *Multitudes* 42(3) : 198-203.
- WALDENFELS, Bernhard. 1994. *Antwortregister*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- . 2001. *Bruchlinien der Erfahrung*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- . 2004. *Phänomenologie der Aufmerksamkeit*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- . 2008 [1998]. *Grenzen der Normalisierung - Studien zur Phänomenologie des Fremden II*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.
- . 2010. « Attention suscitée et dirigée », *Alter. Revue de phénoménologie* 18 : 33-44.
- . 2012. « Responsive Ethics », in *The Oxford Handbook of Contemporary Phenomenology*, ed. D. Zahavi. Oxford: Oxford University Press.
- . 2015. *Sozialität und Alterität*. Berlin: Suhrkamp.
- . 2019a [2006]. *Phénoménologie de l'étranger, motifs fondamentaux*, trad. Marion Bernard. Paris : Hermann.
- . 2019b [2007]. « Penser l'étranger » trad. Audran Aulanier, *Klésis. Revue philosophique* 44 : 1-15, URL : <http://www.revue-klesis.org/pdf/klesis-44-varia-Bernhard-Waldenfels-Penser-l-etranger.pdf>.
- . 2019c [2015]. « Homo respondens » trad. Audran Aulanier, *Alter – Revue de phénoménologie*, 27 : 249-261.
- . 2020, « Europa unter dem Druck der Globalisierung », in *Europe at the Crossroads of Contemporary World 100 Years after the Great War / Europa an den Scheidewegen der gegenwärtigen Welt 100 Jahre nach dem Großen Krieg*, eds Mira Miladinović Zalaznik and Dean Komel. Ljubljana: Inštitut Nove revije, zavod za humanistiko, 197-230.